

## LARMES D'AUTOMNE

Ce sont les vents d'automne qui font pleurer les chênes  
Quand l'été prend la fuite pour cacher la lumière ;  
C'est le temps des corbeaux qui de froid nous enchaîne,  
Un parfum de lenteur qui s'entraîne à l'hiver.

Les oiseaux se rassemblent, murmurent un au revoir ;  
Les fleurs s'habillent de deuil, ultime composition ;  
Déjà les gens se pressent sans plus s'apercevoir  
Et les morts nous reviennent en sinistres oraisons.

La nature est en larmes, rosée de sa partance,  
Et traverse le temps qui conduit au sommeil ;  
Linceul couvrant la terre d'une possible espérance,  
Printemps inattendu aux multiples merveilles.

Mais le merle est blessé de ravalier son chant ;  
Ne gronde que l'orage quand le ciel est de feu !  
Il tremble sur sa branche en insultant le temps,  
Une saison de silence aux atours capricieux.

Je ne suis pas d'automne, cet instant de soupirs :  
Le diable est aux aguets de sa maigre pitance  
Et le mal se confond en aimables sourires ;  
Le temps se fait écho d'indicibles vengeances.

Quel est ce contretemps qui du merle fait silence ?

Je ne perçois d'humeur contrainte à cet oubli !  
L'automne serait propice à pareille indécence :  
Je n'en sais que les pleurs et le mortel ennui.

Le diable est-il sournois qui s'habille de promesses  
Et dénigre sa proie de perfides allusions ?  
Un chancre écervelé dépouillé de finesse  
Epanche l'amertume d'un horrible poison.

Assiégé de férule, mon merle est en sursis :  
Il s'enfuit de sa branche et de ses illusions ;  
Dans un buisson d'épines, cachant son agonie,  
Il se rend à la terre, vaincu et moribond.

Automne ! S'en vont les merles et se taisent leurs chants :  
Un arbre solitaire se meurt dans le silence,  
Déshabillant le nid de notre merle absent :  
Il s'échouera demain au vent de l'insolence.

Les larmes de l'automne sont celles de mon chagrin,  
Rosée du désespoir qu'étire mon linceul ;  
Oraisons impudiques des colères de Toussaint,  
Oracles de Sybille foudroyant les aïeux.

Vanité des corbeaux écorchant quelque vie :  
Les propos sont de fiel et font saigner les âmes ;  
C'est un brouillard épais abreuvant d'insomnies  
D'impossibles repos brisés de rêves infâmes.

Il pleut dans ma raison des plaies de souvenirs,  
Blessures inachevées d'un infini tourment ;

Les ténèbres me noient dans les flots du délire,  
Aimable obscurité vêtue de faux-semblants.

Igitur veut renaitre à la face du temps,  
Emporté par ses rêves tissés d'autre destin ;  
En vain né de l'absurde d'un éternel présent,  
Effaçant tout espoir d'un possible chemin.

Il n'est que les entraves qui s'accordent à tes pas ;  
Un être de poussière inventé par des mots  
Emporte ses semelles au devant du trépas,  
Sépulture indécente de ces vilains propos.

Rédemption du tragique d'un creux inhabité,  
Epave d'une existence quel nul être a vécue :  
L'écorce de son bois fut d'un mot déchirée,  
Innocence explorée par sa nature perdue.

La saison qui s'effeuille égare mon esprit ;  
Un arbre se dépouille pour s'offrir à la terre,  
Abusant la pitié de mon regard meurtri :  
Nos chagrins se confondent au pied de nos misères.

Verlaine ! Les sanglots longs de l'automne qui s'étire  
Ne bercent pas mon cœur qui pourtant se languit ;  
Murmures d'une indigence qui se dit en soupirs,  
Appuyés d'un regard qui du ciel est banni.

Où vont les rimes d'automne qui sont de noir vêtues ?  
Les sanglots du poète font danser les rivières,  
Ivresse de torrents aux berges disparues :

La plaine abreuvée d'eau referme ses paupières.

C'est le temps des bruyères dont on couvre les morts,  
D'un ciel tombé si bas qu'on pourrait le toucher ;  
On n'entend plus les mouches de nos derniers remords,  
Contrition indécente de nos consciences lavées.

Les rats sont de retour, avides d'obscurité,  
Nocturnes fossoyeurs des restes de lumière ;  
Et ces derniers passants des jardins désœuvrés  
Enfuissent leur avenir sous des monceaux de terre.

On les nourrit des miettes de nos festins passés,  
Ecologie muette de nos débordements ;  
Les rats font la mesure de notre satiété,  
Evidant nos consciences de leurs maigres tourments.

L'araignée peint ses toiles dans l'ombre d'un grenier,  
Oubli de notre histoire abritée de cartons,  
Tableaux de nos hiers au parfum de passé :  
Les désaccords du temps en forgent la raison.

La nature fait d'un cercle le trait de son parcours,  
Dépourvu d'angles morts où fleurirait sa honte,  
Espaces de l'invisible aux sinistres détours,  
Le caveau des murmures où l'indiscret se conte.

Les mots sont assassins, d'autant par ce qu'ils taisent,  
Occultés de faconde aux vertus d'insolence,  
Verbalité factice d'impossible synthèse,  
Alchimie de propos qui en dissout le sens.

Le bois sec est tranché aux portes de l'hiver :  
Déjà les cheminées s'élancent vers les cieux ;  
Le vent est indécis et cherche son repère,  
Balayant la vallée de son éther frileux.

Les larmes de l'automne ont cessé de couler  
Sur le brasier du monde dont le feu s'est éteint ;  
Les passants de la brume, errants d'un pas brisé,  
S'effacent dans le brouillard d'un parcours incertain.

L'automne est criminel de briser le destin  
Dont l'ombre se souvient qu'il n'était que chimère,  
Une esquisse de ciel bleu que l'automne a déteint,  
Le tableau délavé d'un chemin de misère.

Les parfums de l'automne sont de crottin mêlés,  
Alchimie des étables et d'illustres bovins,  
Athanos des litières et boyaux évidés,  
Le fumier du présent fait l'orgueil de demain.

La culture se réjouit de ce précieux festin,  
Littérature féconde des cerveaux endormis,  
Terreau d'une sagesse cupide du destin  
Dont elle fera son nom et l'ombre d'un esprit.

Les larmes de l'automne se tarissent d'un oubli,  
L'oubli d'un être ailleurs, un au-delà du temps ;  
Qu'importe la saison qui de Soi nous ravit  
Et de ses lourdes chaînes nous conjugue au présent.